



Barberine

des

Genêts

D'après le roman d'Ernest Pérochon

Adaptation Arcup

Paroles chansons et musiques :

Jany ROUGER

Création Arcup

« Nocturnes à la Marandière »

Eté 1982

Dans le cadre d'un stage régional Jeunesse & Sports

Arcup - 17 allée du Midi - 79140 CERIZAY - Tél : 05 49 80 02 51 (répondeur)

Courriel : arcup.asso@wanadoo.fr

Site Internet : <http://arcup.pagesperso-orange.fr/>

Blog Guillannu : <http://guillannu.blogspot.fr/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/asso.arcup>

INTRODUCTION

Dans le noir, on entend la chanson de la fin :

"Dédions l'histoire d'un amour impossible".

BANDE : la musique devient très violente (violon- sirène)

CHOEUR (ou bande)

Mise en scène traduisant la violence (diapos?)

Violence

- 1562 : massacre de Wassy ; c'est le début des guerres de religion.
- 24 août 1572. La nuit de la Saint-Barthélémy, des milliers de protestants sont massacrés dans les rues de Paris.
- De 1680 à 1700, les Dragons du Roi font abjurer des milliers de huguenots par la force et la torture.
- En 1747 et 1750, Moncoutant, les gendarmes firent 4 expéditions pour emprisonner des prêcheurs calvinistes.
- Deux siècles de guerre, de haine, et d'intolérance. Deux siècles pour qu'une religion d'amour détruise une religion d'amour.

CONTEURS

— Et pour tant il y avait encore des protestants. Pourtant les sergents et les dragons avaient fait leur devoir, et tous les gens du Roë. Depuis cent ans que la punition durait ! Cent ans et même davantage. Cela durait depuis l'année où mossieu Calvin était venu par là jeter la graine. Depuis lors, jamais le pays n'avait été bien tranquille.

— Pourtant, malgré les dragons, les missionnaires et la potence, il restait encore des liseurs de Bible. Saprés caboches !

On découvre Siméon en train de prêcher.

— Un qui savait encore ces vieilles histoires, c'était Siméon-le-Maigre, baptisé au désert en 1743 ou 44, pendant la nuit du vendredi Saint. Ce grand mal fondu, dont une sorcière avait noué les aiguillettes, vous faisait de tout cela un prône interminable et après, de sa voix de vieille femme, il en tirait la morale.

Les jeunes le laissent et disparaissent en riant !

— Mais on ne l'écoutait plus. Maintenant, entre voisins catholiques et protestants, on se supportait. Au soir des assemblées, on jouait ensemble au palet ou à la longue boule et les gars, avec les mignonnes, dansaient la courante.

— Là-dessus, vint le tremblement de 89.

Un homme accourt : — Ah ! bons amis, quelle nouvelle !

Choeur se rassemble

L'homme — Ah ! bons amis, c'est le plus beau conte du monde : tous les hommes sont égaux ! Les gars de Paris l'ont décidé ainsi : tous frères devant l'écuelle, tous bons pour danser à la même veze !

Une — Et le Roë Louis ?

L'homme — Le Roi Louis est consentant : plus de dîme ni de terrage ; plus de taille et plus de milice ! C'est le plus beau conte du monde. Le vent est bon !

(Joie, ronde improvisée ?)

Une femme — À Paris, le sont fous ! Leur vent n'est qu'un vent de noire Galerne ! Et-o qu've creyez à tout ça ? Ah ! i 'o sentais venir ! Le sont fous ! Le sont fous !

L'homme — Qu'est-ce que tu sentais ?

La femme — As-tu pas vu les signes ?

Tous — Les signes ?

La femme — Oui, les signes dans l'air du temps ! Ol en a qu'ont vu des orages pas ordinaires, où les éclairs étaient comme des serpes.

Une autre — ...Ou comme des crémaillères...

Une autre — ...ou comme des croix.

La femme — Avéz-v' pas vu les signes ? (*Approbatons de la tête*) Les nuages qui couraient comme des troupeaux de bêtes folles ?

Une autre — ...Des sorcières d'été qui tordaient les pennes de genêts comme de la filasse ...

Une autre — ...Et qui emportaient la poussière des chemins et les fleurs des champs jusque dans la lune ?

La femme — Avéz-v' pas vu les signes ? Du côté du Fontenay, on a vu une gueule de four dans le ciel...

Une autre — ...Et dans les flammes des fourni lles, une bête sans nom...

Une autre — ...Une grande garce abominable qui passait du sang !

La femme — ...Quand on voit ça ! Les avéz-v' pas vu les signes ? Des signes chez les naissants, marqués entre l'oeil et la dent ?

Une autre — ... Et sur les bêtes ? Sur les aumailles, sur les gorets, sur les gélines, sur les pigeons de fuie ?

Une autre — ... Et dans les cosses de fève...

Ils approuvent de plus en plus.

Un — Dans les épis de touselle.

Un — Sur les branches à gui.

Un — Et sur les ombelles de la grande cocue !

La femme — Et Jacquette de Cerizay, l'innocente aux yeux rouges, a-t-elle pas vu un signe ? Un matin qu'elle avait marché sur la mauvaise herbe en passant dans les bois de Puy-Guyon, elle a entendu une voix.

- Où vas-tu comme ça, Jacquette ?

Et se retournant, elle a vu un cheval noir qui venait de parler, un sapré grand bidet qui galopait sans toucher terre et qui pétait de la fumée rouge. Et-o pas un signe, ça ?

Une autre — Et l'hiver que i ons passé ! Un gel à pierre fendre comme o s'était jamais vu, ét-o pas un signe, ça ?

La femme — A Paris ! le sont fous ! La vérité, ol ét qu'avec tous tiés signes, o peut pas venir quéqu' chose de bon. Nan ! La malédiction est sur la contrée. Le malheur est sur nous !

Musique de transition.

CONTEURS

— Bonne ou mauvaise galerne, chacun se demandait ce que cachait ce grand remuement dû aux folles têtes de Paris. On se rappelait les signes ! Sans doute y avait-il eu des doléances juste avant ce grand tremblement ! Et si les maîtres ne se montraient plus aussi fiers, ce n'était que justice !

— Non ! plus si fiers, ceux des châteaux ! D'autant moins fiers que les bourgeois des villes les faisaient bouquer à plaisir. Avec leur escorte d'habits bleus, les bourgeois patriotes venaient aux châteaux et, dressés comme des coqs, donnaient des ordres secs.

— "Où es-tu allé, tel jour, citoyen marquis ? Que caches-tu en tes greniers ?... Fais ouvrir ce coffre... Que l'on charge ces armes sur une charrette."

— Les gourmands des villes avaient faim. C'était leur tour ! Et ils semblaient avoir le diable au corps ! Oui, le Diable ! Rien ne les arrêtait, ces patriotes ! Toujours en mouvement, à partager la province, organiser les paroisses...

— Et vendre les biens du Clergé ! Ah ! la belle affaire ! Achète donc, toi, pauvre bordier avec ton petit bourson et ta pochette à deniers. Comme toujours, les gros en profitaient et attrapaient les bonnes places.

— Un mauvais coup, ce fut cette loi qu'ils firent pour obliger les curés à prêter serment. Prêter serment à qui ? Au Diable ?... Ça par exemple !

— Les curés qui restaient francs pour le Bon Dieu ne furent plus bien tranquilles chez eux. Par ci, par là, des habits bleus vinrent installer les assermentés, les trutons. Saprés trutons ! On leur en criait, des compliments !

Les vrais curés restèrent les maîtres, presque partout. Les maîtres au grand jour ou bien plus souvent, les maîtres cachés, pourchassés par les bleus.

— Ah ! les saprés habits bleus ! Les possédés ! les cornus ! les verrats !... Ils n'avaient qu'à venir !... Ils avaient fait bouquer le Roë ! Passe !... Ils étaient les maîtres !

Ils avaient fait bouquer les Nobles !... Eh ! eh ! quelle nouveauté ! Mais avec toutes leurs inventions ce n'était jamais fini... Est-ce qu'ils comptaient faire bouquer le Bon Dieu lui-même ? Parce qu'ils avaient baisé le Diable vif entre les 2 cornes, s'imaginaient-ils qu'ils allaient avaler le royaume ?

À la fin, quand même !

Scène : *Village de la Millauderie*

Toussaint mange une "gressie", se cache derrière une haie en voyant sortir Barberine. Barberine, "en demi toilette, un bissac sur l'épaule, passe chez les voisins demander s'ils veulent quelque chose.

Pendant ce temps, chanson.

I - Ecoutez bien l'histoire de Barberin' Paillou
Et aussi bien l'histoire de Gill's son' ami doux
C'est dans un gai village
Au fond d'un vert bocage
C'est dans le gai village de la Millauderie

II - Par dedans le village voisinent cinq familles
Les Paillou protestants et les autres catholiques
Cependant l'on voisine
Et l'on fait bonne mine
Et l'on fait bonne mine à jolie Barberine

III - Au sortir du village s'en vint donc Barberine
Frappant à chaque porte, faisant offre gentille
Si vous voulez service
Je me rends la ville
Je me rends à la ville, Courlay la jolie ville.

On voit la Grand Nanon lui donner 2 sous et 3 deniers.

Barberine surprend Toussaint

B - Au chat ! au chat !

Il jaillit de la haie "houp" et bouscule Barberine.

B - Que fais-tu là, chétif Fruchetineau ?

T - Je garde les poules...et puis les geais et puis les grolles. Où vas-tu comme ça, Barberine Paillou ?

B - Je vais au bourg.

T - Et quoi faire ?

B - Porter de la filasse.

T - Pourquoi faire ?

B - Pour faire de la toile, donc !

T - Pourquoi faire ?

B - Pour faire parler un petit nigaud.

D'un saut, Toussaint s'accrocha au bissac de Barberine.

T - Je m'en vais te faire voir !

Quand ils eurent fini de lutter et de rire, il l'accompagna un petit bout de chemin.

T - Si tu passes par les Genêts, tu verras Gilles qui travaille dans les bas. Tu lui diras de regarder à mon nid de merles.

B - Où est-il, ton nid de merles ?

T - Si tu crois que je vais te le dire !

B - Quand je vais à Courlay, je ne passe pas par les genêts. Je passe tout droit par Sèche-Bec.

A ce moment, la mère de Toussaint le hucha parce qu'il avait abandonné son guéret.

B - Retourne-t'en bien vite, berger de grolles. Sinon tu vas te faire battre.

Elle s'en va sur le chemin.

IV - Au sortir du village, un homme s'achemine
C'est Bastien Pied-de-vache, journalier d'la voisine
Fort et sot comme un' bête
Et qui perdra la tête
Et qui perdra la tête avec trop jolie fille.

Bastien chante : "J'aim' pas la noblesse, ma !"

Quand il voit Barberine, il fait semblant de chercher une épine dans le pied.

Barberine se faufile à travers champs.

Il relève la tête : — Barberine ! Ho !...Barberine !

Elle continue sans se retourner.

Bastien — Ho ! Barberine Paillou !

Elle marche vite.

Bastien — (*jurant dans sa barbe*) Que le Diable te brûle, protestante !

L'on voit Barberine traverser des champs (diapos ?) sur fond musical continuant.

Puis aux genêts.

L'on voit Barberine passer devant la sorcière qui lui fait un mauvais signe (sur diapo ?).

Elle court, dévale vers le ruisseau. Gilles approche.

V - Là-bas parmi les landes s'en vient donc Barberine
Ce sont bien maigres landes de genêts et d'épines
Où ne vit que sorcière
Suzon méchante vieille
Suzon la vieill' sorcière n'aime point jolie fille

VI - Après les Grands-Genêts, elle a trouvé connaissance
Le second des Fruchet, Gilles, son ami d'enfance
Où vas-tu donc si belle
Au bourg, répondit-elle
Au bourg, répondit-elle, porter fil en confiance.

B — Tu ne sais pas, Gilles ! La vieille Suzon qui m'a fait un mauvais signe !

Il se met à rire.

B — Tu as vu ses yeux rouges, Gilles... Elle est sorcière... J'ai peur !

G — Bah ! C'est qu'elle n'aime pas les protestants.

B — Elle est méchante ! Et sorcière...

G — Méchante, oui ! Elle l'a toujours été. Ils disent qu'autrefois elle a fait des coups. Les sergents l'ont emmenée et l'ont fourrée en prison ; mais il y a longtemps de ça... A présent, il ne faut pas s'occuper de ce qu'elle dit : elle n'a plus son génie.

B — Elle a fait un mauvais signe, Gilles... Et ils disent tous qu'elle a un pouvoir.

G — Elle a fait plus d'un signe sur moi. Toutes les fois que je la surprends dans notre pré avec ses moutons, elle me fait la moue du diable. Mais pour ça, je ne suis pas bien croyant.

Il appuie sur une des poches du bissac.

G — C'est sans doute ce que tu filais cet hiver... Est-ce pour ta noce, Barberine ?

B — (*Elle rit*) Tu as vu quelqu'un me faire des visites muguettes, toi, Gilles ?

G — Non, mais tu as 19 ans, Barberine. Et ils disent que le grand Elisée de Prépie veut t'emmener dans son logis, parce que tu es la plus belle des protestantes.

B — Ce vieux laid, qui a la figure grêlée de picote !

G — Il n'est pas vieux. Et il a acheté du bien. Chez les nouveaux administrateurs, il fait la pluie et le beau temps... Tout ce qu'il veut faire, il le fait, le sapré protestant !

B — Tu me retardes, Gilles, avec tes contes. Va-t'en donc semer tes pois !

Elle s'en va.

G — (*en riant*) Elisée, c'est lui qui est venu, l'autre nuit, planter le mai devant ta maison !

B — (*en riant aussi*) Grand menteur ! Ce n'est pas un galant qui fait cela ! C'est toi !... Ah ! j'oubliais une commission ! Jette un coup d'oeil au nid de merles : Toussaint l'a recommandé.

G — Oui, oui.

*Ils se sourient, lui appuyé sur son binot, elle, marchant à reculons.
Tout d'un coup, vrît ! elle se détourne et s'en va en trottant.*

VII - Pendant que l'ami Gilles retournait à sa terre
Cheminait Barberine, le coeur gai, l'âme fière
Mais le sac sur l'échine
Revoilà Barberine
Revoilà Barberine, plus triste que la misère.

On voit Gilles travailler et Barberine revenir, courbée et triste.

Gilles — Hep !

Elle ne lève pas la tête. Il vient à sa rencontre.

G — Qu'as-tu, Barberine ?

B — Je n'ai rien. *(sans regarder)*

G — Tu rapportes ta filasse ! Tu n'es donc pas allée à Courlay ?

B — À Courlay, ils sont fins ! *(et elle fond en larmes)*

Gilles la console.

G — Qu'est-ce qu'il y a donc ?... Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Voyons, Barberine ! Te voilà en tous tes états... Allons ! Sèche-toi ! Ris, Barberine.

Ses sanglots s'apaisent peu à peu.

B — Quand je suis arrivée, ils étaient plus de 40 devant l'église. Et il y avait Siméon-le-Maigre tout seul au milieu.

Scène en direct jouée par le chœur (?)

Siméon devant l'Eglise, au milieu d'une foule. Il crie des mots qu'on n'entend pas. La foule hurle.

Chat-Putois — Sois maudit, protestant du Diable !

Berthe — Viens donc ici, Grand moisi, sèche-ron, goret de carême !

Un autre — Judas, traître, que viens-tu faire ici ?

— Qui vas-tu vendre aux Patauds, cette fois ?

— Mais nous saurons bien t'en empêcher.

— Nous te passerons double clavel au nez.

— Pour t'empêcher de fouger dans ta souille.

— Vessier ! — Judas — Traître — Démon — Diable !

Ils le bourrent de coups de poing ; Siméon tombe, se relève et se sauve ; ils lui jettent des pierres.

G — Ça devait arriver.

B — Pourquoi donc ? *(Il hésite à répondre)* Oh ! je sais ! je sais !

G — Non, Barberine, tu ne sais pas tout.

Il y a d'abord ce truton qu'ils ont voulu mettre à l'Église pour nous diriger ; et puis, maintenant, cette chasse qu'ils font au Curé Verdon... Qu'a-t-il fait de mal, le Curé Verdon, pour être obligé de se cacher dans les genêts ?... L'autre jour, ils ont failli le prendre chez les Boquillons de Puy-Louet. Qui l'avait vendu ? Car il avait été vendu, c'est sûr. Quelle est la malebête qui avait fait ça ? Moi, je n'en sais rien ; mais, que veux-tu ! ils disent que c'est Siméon-le-Maigre.

B — En tout cas, ce n'est pas moi. Cela n'a pas empêché Joly de refuser ma filasse *(à la fois dolente et en colère)*. Et puis, quand j'ai demandé des clous caboches au forgeron, il m'a dit : "Je ne fais pas de caboches pour toi ! Va-t-en à l'enclume du Diable, tu en auras." Et moi j'ai dit : "C'est pour la Grand Nanon !" Mais la femme du forgeron est venue : "Menteuse ! Menteuse... Toi et puis toute ta clique, vous en aurez des caboches ! On vous les enfoncera dans la chair des pieds..." Elle criait tant qu'elle s'est engouée. Et moi, je suis partie. Et j'ai couru parce qu'il y avait des drôles derrière moi qui ramassaient des pierres en m'appelant bête damnée. Tu trouves que c'est à rire, toi, Gilles ?

G — Non, si j'avais été là...

B — Ce serait bien assez, maintenant. On finirait par aller malement, les uns avec les autres, dans les villages.

Elle commence à être plus gaie.

Soudain, la sorcière descend vers le gué, poussant ses ouailles.

G — Ne bouge pas, Barberine ! Voilà la sorcière ! Tu vas t'amuser !

Il attend que la sorcière soit descendue pour lui barrer le chemin Elle essaie de ramener ses bêtes avec une penne de genêt.

G — Ce n'est pas la peine de battre vos ouailles ! Elles ne sont pas venues ici malgré vous ! Depuis la dernière messe, c'est la 3^e fois que je vous y prends, Suzon !...Ça finira par se gâter... Vos ouailles, je les emmènerai !

Elle essaie de s'éloigner. Gilles lui barre la route.

Elle se redresse et jure en faisant des signes ; Gilles recule.

Sorcière — Bougre d'innocent ! Morbleu, te rangeras-tu, sacrebleu ! Bon diou de chien gâti !

Barberine, apeurée, se réfugie derrière Gilles.

G — Avez-vous bientôt fini !... Je vais vous faire voir, moi ! Ils disent que vous avez mangé le pain du Roë : vous avez le temps de le manger encore.

Elle continue à jurer. Il lève son binot.

G — Allez-vous-en ! Allez-vous en tout de suite... Sinon !...

Alors, soudain, elle se tait. Autour d'eux, elle trace un rond avec sa penne de genêt.

Chanson (les 2 jeunes sont figés)

Elle fait un autre tour, la penne levée, en chantant d'une voix aigre

Maudit soit le jour,
Qui vous a vus naître) bis
Sortilège d'amour
Liera vos deux êtres

Gilles fait un signe de croix.

B (suspendue à son bras, crie) — Saute, saute le rond ! Mais ils sont tout saisis.

La sorcière s'en va tranquillement.

G — Quelle vieille folle !

B — (geste de détresse) C'est le reste. Elle nous a liés !

G — Bah ! Il ne faut pas se tourmenter. Moi, je t'assure, je ne suis pas croyant.

B — Elle nous a liés...Je ne pourrai pas vivre mariée avec un autre que toi... Et toi, de même, pauvre Gilles !... tu ne pourras pas passer ton heureux âge avec une de ton bord... Elle nous a liés parce qu'elle sait que je suis protestante... Voilà !

Ils se regardent.

B — Nous marier ensemble, cela ne se peut jà !

G — Bien sûr que non !

B — Ah ! mon pauvre Gilles, elle nous a liés pour le malheur.

CHOEUR : en même temps

Pendant ce temps, Gilles et Barberine s'embrassent et repartent en se tournant le dos, l'air las.

Que maudit soit le jour
Qui vous a vus naître
Sortilège d'amour
Liera vos deux êtres

Jolie Barberine
Ton cœur est en voyage
C'est ton ami Gilles
Qui le retient en cage

Jolie Barberine
Tu as perdu ton cœur
C'est ton ami Gilles
Qui l'a pour son malheur.

CHOEUR - CONTEURS

*(Illustrations ?
Diapos ?)*

— Les jours passant, au village de la Millauderie, le désordre gagnait petit à petit. La Grand' Nanon jetait des mots devant la maison aux protestants. Bien sûr elle n'était pas trop bien regardée dans le village. Ayant perdu sa compagnie pendant le froid de 89, elle se faisait aider par des journaliers... houm ! souvent Bastien...

— Mais, en l'occurrence, les Baille-Germain prirent tout de suite, du côté de la Grand' Nanon. Après eux, ce furent les Clopart. Enfin, les Fruchet eux-mêmes, qui habitaient porte à porte avec les Paillou, commencèrent à faire œil noir.

— Mauvais cas pour de pauvres gens de village ! Avant ce bruit, mon pain était ton pain. Chaque jour, on s'aidait les uns les autres ; finie cette grande commodité !

— Avec le temps, le mal, au lieu de s'adoucir, empira.

— Les Curés, qui osaient reparaître ou prêcher dans les bois, étaient traqués par les patriotes. Ah ! les damnés patauds ! À Moncoutant, on connaissait Pinchaud, l'administrateur, Deschamps le médecin, le protestant Bujeaud ; combien d'autres patriotes aussi enragés dans les plus grosses bourgades, à Fontenay, la Châtaigneraie, Châtillon, Bressuire !

— Le Curé Verdon de Courlay, celui de Montravers, celui de Saint-Marsault furent obligés de reprendre les bois ou de se cacher dans des souterrains. Ils continuaient à prêcher, au creux de leurs bois, enflammaient les faucheurs par des propos brûle-sang.

On voit au loin Elisée, en habit de garde national offrir un petit paquet à Barberine et lui dire au revoir.

— Pendant ce temps, les protestants de la Millauderie fauchaient seuls. Les voisins ne leur parlaient plus, mais plus ! C'était bien la fin de l'entente, même entre Daniel Paillou et Cosme Fruchet, de tous temps grands amis. Entre Gilles et Barberine, le jeu était de s'éviter. Il faut dire que quelqu'un d'autre s'occupait de Barberine : Elisée du logis de Prépie.

— Le Grand Elisée ? le neveu de Siméon-le-maigre ?

— Lui-même, il en tient pour la belle Barberine !

— Elle ne sera pas malheureuse ! On dit qu'au logis de Prépie, le pain est plus blanc que bis et qu'il ne manque guère.

— Et il est riche ; il a encore acheté des terres, des terres d'église !

— Et à Moncoutant, il est fort écouté : on vient de l'élire officier des Gardes Nationaux.

— Grand et fort, et pas peureux avec ça ! Il en a fait reculer plus d'un qui voulait lui faire tâter du bâton-mailloche !

— Ah ! elle en a bien de la chance, la Barberine, sur tout que le grand Elisée vient de lui offrir un cadeau, un cadeau de sa mère !

— Un cadeau de sa mère ? Ça veut donc dire que la mère d'Elisée, la mère d'Elisée, la grande Rachel, approuve l'union !

— Ah ! elle en a de la chance !

Elisée — Au revoir !... au revoir, ma mie !

Barberine file le long d'une haie et se cache pour pleurer.

Gilles la trouve, la tête cachée dans ses bras. Il essaie de lui écarter les bras.

G — (*impatient*) Barberine ! Barberine !

Elle a le visage tout en eau. Elle laisse tomber ses bras.

G — Barberine ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

B — (*en colère*) Toi ! fuis donc !

G — (*voulant la câliner*) Ma pauvre Barberine...

B — (*lui donnant une tape sur la joue*) Ah ! me laisseras-tu, toi, porte-malheur !

Chanson

R. Jolie Barberine

Ton cœur est en voyage

C'est ton ami Gilles

Qui le retient en cage

I - Hélas ! la belle va trouver époux

Mais ce n'est point Gilles son ami doux

C'est le grand Elisée de Prépie

Qui sera l'époux de jolie Barberine

R. Jolie Barberine

Ton cœur est en voyage

C'est ton ami Gilles

Qui le retient en cage

II - Mais quand Elisée ramène sa belle

Par les Grands-Genêts il revient chez elle

Oh ! Mais aux Grands-Genêts rôde une vieille

C'est la sorcière qui point ne sommeille

R - Belle, belle, belle

Font les moutons d'la vieille

Viens avec nous, belle

Tu perdras le sommeil

Illustration un peu fantastique.

III - Et quand ils fur'nt au plus noir des genêts

Un cri d'enfer la bell' fait sursauter

Cher Elisée ! quel malheur arrive

Malheur sur la Barberine chagrine

R. Belle, belle, belle

C'est un cri de l'enfer

Viens' avec moi, belle

C'est cri de la sorcière

(le refrain continue, lancinant)

Barberine-rine, ton cœur est en voyage

C'est ton ami Gilles qui le retient en cage

Barberine-rine tu as perdu ton cœur

C'est ton ami Gilles qui l'a pour son malheur.

— Pendant qu'Elisée fréquentait Barberine, pour son bonheur ou pour son malheur, en ce doux été, le mal de haine rengregeait. On avait voulu faire signer au Roë une loi envoyant les vrais prêtres dans des pays sauvages. Mais le Roë n'avait pas cédé. Vive le Roë, saprédié ! Les Curés en prirent de la hardiesse. Il y eut de belles réunions de nuit, où les nobles et noblaillons coudoyaient les pauvres gens.

— Les patriotes de la région savaient tout cela et le Malin leur mettait le feu au ventre. Ils pourchassaient les Curés plus fort que jamais ! Elisée, quand il venait à la Millauderie, parlait de la Nation, de la liberté, des ennemis de la France qui menaçaient aux frontières. S'il ne s'enrôlait point dans les armées, c'était parce que sa place était ici, à côté de sa promise.

— Car en effet, les promesses entre Elisée et Barberine, étaient données. La noce aurait lieu à Prépie, à moisson faite, le 19 du mois d'août.

— Pauvre Barberine ! Elle ne savait même pas si elle était contente ! En tout cas, elle perdait sommeil et appétit. Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait de travers. Alors elle sortait de la maison, s'en allait d'un côté, de l'autre.

On voit Barberine cueillir la noisette. Elle se hausse pour attraper une noisette ; la branche descend, seule.

Gilles saute sans bruit à côté de Barberine.

Barberine — Que fais-tu là, au lieu d'être à ton ouvrage ?

Il casse une noisette et lui donne l'amande.

Gilles — Ouvre ton bec ! *(Elle la mange)*

B — Ah ! pauvre Gilles, tu as cassé pour moi plus de noisettes que tu n'en casseras !

G — Sûr... En avons-nous cueilli ensemble, des noisettes !... Tu ne pouvais pas les casser et je me suis usé les dents pour toi.

On entend au loin des huchements et, 2 fois, le cri du chouan.

B — Qu'est-ce que c'est encore ? Le bruit porte vers les Grands-Genêts.

G — Oui, il porte par là... *(ils songent)* Ce doit être la bande à mossieu Delouche. Mossieu Delouche était maire de Bressuire et ils l'ont cassé. Il n'est pas content ; il a des fortes têtes avec lui. Ah ! cela va mal !... C'est triste de voir ce qu'on voit... Ils disent qu'on veut emmener tous les jeunes...

B — Je sais ! Ne répète pas ce que je te dis... Il faut que Daniel parte mais il ne veut pas... Il faut faire la moisson, les battages, les labours. Peut-être après, et encore... pas plus loin que Cholet... Mais quant à passer pays et pays pour s'en aller aux frontières, autant avoir les deux jambes cassées ! Tu ne partiras pas non plus, toi Gilles ?

G — Personne ne partira ! S'il y en avait un assez possédé pour vouloir s'enrôler, les autres l'en empêcheraient... Moi, je ne partirai pas, parce qu'il ne faut pas... Mais cela me serait bien égal de m'en aller n'importe où !

Il relève la tête, les yeux tristes. Elle pose la main sur son épaule.

B — Ah ! pauvre Gilles ! Tu ne devrais pas dire ce que tu dis. C'est grande peine de t'entendre ! Je t'ai battu l'autre jour et toi tu as fermé le poing... Et tous les autres se disputent... Tu es quand même mon doux ami... Tant de fois nous sommes allés ensemble dans ces pâtis et par les chemins... Quand tu étais content, j'étais contente... Ce que tu voulais, je le voulais... C'est tout de même, encore, Gilles ? Comme tu es noir et comme tu es devenu maigre, petit grelet... Ah ! Tes yeux percent mes yeux Il ne faut pas avoir de mauvaises pensées, pauvre Gilles !

Du bout des doigts, elle lui caresse doucement le visage, écarte une mèche rebelle ; lui la regarde comme s'il ne devait plus jamais la revoir. Ils n'entendent pas le pas d'un homme.

Siméon — Barberine !

B — Siméon ! mon oncle.

S — Que fais-tu là, Barberine Paillou ?... Tu n'es guère à ta place !

B — Eh ! qu'avez-vous donc ? Je ne fais rien de mal !

Gilles s'écarte et se place entre elle et lui.

G — Passez donc votre chemin ! damné sécheron !

L'homme se tait et s'en va en hochant la tête.

G — C'est donc après-demain que tu te maries ?

B — Oui.

G — Tu ne seras pas à plaindre, dans ton logis de Prépie.

B — Non ! bien sûr !...

G — C'est un beau mariage, Tu dois être contente !

B — Oui, bien sûr !

On entend à nouveau le cri du chouan, Gilles répond et Barberine s'en va chez elle.

On entend la musique de la noce ; puis on découvre un branle, dansé par les jeunes et les vieux de la noce.

Des cris — Vive les mariés !

Les jeunes dansent une avant-deux.

Un petit gars passe sur le chemin :

— Il y a des batailleurs à Moncoutant !

Les danses reprennent.

Un gars arrive en courant :

Un gars — Une bataille ! Sauvez-vous ! Ils sont plus de quatre cents... chez mossieu Pinchaud, l'administrateur, à Moncoutant. Ils cassent tout... Ils sont les maîtres et ils sont fous... Tout le monde se sauve... Sauvez-vous aussi ! Sauvez-vous !

Siméon — C'est la Saint-Barthélémy !

Elisée — Il faut y aller, les gars !

Il y en a qui désapprouvent.

Le gars — Il n'y a qu'à se sauver... qu'à se sauver !

Une femme — Tu entends bien ce qu'il dit : il n'y a qu'à se sauver !

Elisée — Il faut y aller.

On le voit courir, prendre ses pistolets et partir. On entend par moments des gars courir et crier :

— Vive la religion ! Mort aux patauds ! A bas la milice !

On entend un fusil. Chacun se sauve. La noce est finie.

Les gens fuient à travers champs. Désordre. Cris de guerre. Cloches.

Cris de guerre — "Vive le Roë ! Au feu les trutons !"

— "Mort aux patauds ! À bas la milice !"

qui se transforment en colonne chantant (avec fusil sans poudre, pistolets, fourches à 2 cornes, bâtons-mailloches, haches, faux redressés).

I - S'il faut partir en guerre o gué

Vive le Roë

O s'rat-t-à Mein'cou'tont

Vive le Roë, la Reine

Vive Louis de Bourbon

II - À Mein'cou'tont en guerre
I la f'rons tout du long...

III - Y f'rons pou aux patauds'
Et chass'rons tiés trutons...

Cris de joie, de guerre.

— Allez ! Jean ! raconte encore une foué comment qu'i les ont eus !

— Ouais Jean, raconte !

— Doun' mi à bouér d'abord. I'ai souèf. Justement, i étions a l'auberge ! o n'avait qui chantont pis d'autres qui jouaient à la boule ; i étions une trentaine. Pis au moument d'payer v'lan, i ons fait voltiger les pots pis les tabourets. Pis les joueurs de boule ont tiré raide dans les jambes dau patauds qui passient.

— Ah ! fichus patauds ! Le s'applont dau "patriotes", soi-disant.

— V'là que les gendèrmes arrivont. Tu penses, l'étion quatre, i' étions trente. Alors i les ont garottis pis leu-z-ont mis in' sac sur la tête.

— N'at-o pas yin qu'était grou, qu'avait un bedon d'même ?

— Oui, i l'faisions sauter comme un crapaud. Et pis i ll'ons enlevi sa tiulotte, ses habits pis sa chemise ; le tremblait, le tremblait !

— Est-o qu' l'avait fré ?

— Bé nan ! Tu vois bé qu'o fait grand chaud ! Mais le pouvait pas cacher ses beaux agréments ! (*Rires*)

Mais à thiau moument, i' étions déjà i sais pas combien, p'têt 100, 200... I ons voulu cherchai le curé Truton, tu sais tio-là qu'l'ont mis à la pllace de nout' Bon Curé. I l'ons pas trouvi. Alors i'ons souni les clloches. O venait dau minde, terjou ! Alors o n'a yin, i cré qu'ol est Bellotron qu'a dit "Allons chez Pinchaud !" Alors là, avec nos bâtons, i'ons cassi tout c'qu'i trouvions pis i ons tout j'ti par la fenêtre.

— Bien fait ! Maudit pataud !

— Oui ! Et puis le garde de Pugny, qu'était avec nous tu sais ce que l'a fait ! L'a pris une peinture où qu'était Pinchaud dessus. Et pis de l'autre main, l'avait une épée. Et pis l'a dit :

Une voix s'élève du groupe :

— Voilà ce qu'on leur fait, à ceux qui veulent nous emmener soldats ! Plutôt crever que suivre la milice ! (*Il crève un tableau de Pinchaud*)

Cris : — A bas la milice ! Mort aux patauds !

Ils mettent le feu aux papiers.

— Allons brûler les maisons dau patauds ! Mort aux patauds !

Ils s'en vont en chantant et criant.

Des embrasements s'allument partout.

La chanson "Vive le Roë" s'entend de moins en moins forte.

Scène : *On découvre en clair-obscur Elisée arrivant à Prépie ; il embrasse Barberine.*

Elisée — Ma mie, j'aurais voulu pour vous un plus gai soir de noces. Pardonnez-moi : il faut que j'aille chercher du secours contre les ennemis de la liberté qui, à Moncoutant, sont les maîtres. Ne sais si je dois aller à Fontenay, ou bien à Parthenay.

Siméon — Fontenay ! Les protestants ont des amis par là !

Elisée — Vous avez raison.

Il vérifie ses gros pistolets.

Barberine — Ah ! que Dieu vous garde, Elisée !

Elisée s'en va.

Siméon — Sois ferme, ma fille. C'est une épreuve que Dieu nous envoie ! C'est la Saint-Barthélémy ! Christ est persécuté ! Il faut tenir bon face à ses ennemis !

Barberine pleure.

Toussaint arrive, hors d'haleine.

Toussaint — Sauvez-vous ! Ils vont venir !

Barberine se dresse d'un coup.

Toussaint — Il faut que tu me suives, toi, Barberine ! C'est Gilles qui l'a dit.

Barberine — Où est-il ?

Toussaint — Il est à Moncoutant avec les autres... Et moi j'y étais aussi pour voir... et il m'a renvoyé... Il m'a dit "Cours avertir à Prépie ! Qu'ils se sauvent... Emmène Barberine !"

Rachel — Fais comme tu voudras, ma fille !

Siméon lit un passage de la Bible (?).

Toussaint — Viens donc, Barberine !

Ils sortent, et coupent à travers champs.

Chanson :

I - Oh ! c'est par un dimanche d'août
Que s'enflamma pays si doux
Pays si doux et d'amitié fidèle
Tes fils ne sont plus que rebelles

II - Barberine à peine mariée
Aux Grands-Genêts doit s'y cacher
Dans les genêts auprès de père et mère
C'est nuit de noces bien amère

On voit Barberine retrouver ses parents.

III - Mais que font les gars du pays
Après révolte, triste folie
Pillant, volant, faisant aux femmes outrage
Vidant les caves à grand dommage

On les voit à Prépie étendre Siméon sur de la paille, y mettre le feu, il s'enfuit, ils le battent et s'attablent aux chandelles.

IV - Les voilà bientôt à Prépie
Armés de fourch' et de fusils
Sur Siméon, font mauvaise violence
Sur un pauvre vieux sans défense

V - Grand tremblement dans le pays
Partout résonnent sonneries
C'est le tocsin de quarante paroisses
Qui jett'ront les Bleus à la Loire.

On entend au loin les cris et chants de l'"Armée" Vendéenne.

Choeur

L'armée s'enfle et approche.

— Ecoutez ! les amis ! Ecoutez grande merveille.
Le dimanche nous étions 300 à Moncoutant.
Le lundi, il y eut des rassemblements dans les bourgs, autour des châteaux.
Le mardi, nous étions 2000 à la Forêt. Et il venait des gens de tous les côtés.

— Le mercredi, nous étions 8000 à Châtillon. Nous avons marché et couru encore,
comme emportés par un grand vent.
Le lendemain, c'était tout le pays qui marchait quarante paroisses !
Ah ! mes bons amis, cela coulait comme, après l'orage, une grande eau formée de
quarante rivières. Cela couvrait les chemins, les prés, les landes. On portait des armes
et on avait avec soi le Bon Dieu.

— On était tous ensemble et on ne craignait plus rien. Les plus pressés allaient devant.
On était tous ensemble pour en finir avec les patauds, les curés jureurs, les gendarmes
et les garous. Et pas un gars ne s'en irait soldat loin du Bocage, dans l'armée du Diable.
Et cela faisait un grand bruit.
C'était tout le pays qui marchait.
On n'éprouvait ni crainte ni fatigue. On n'avait pas mangé et l'on ne sentait pas sa
soif ; il y en avait qui étaient un peu malades : eh bien ! ils guérissaient ! On était
porté par un grand vent.

*Des cris — Bressuire ! À Bressuire !
On voit l'Armée se mettre en place pour la bataille.*

— Ah ! bons amis ! ce ne fut qu'un cri ! À Bressuire, on allait leur faire voir, on allait faire
bouquer les patauds un bon coup pour leur donner la leçon !
— Combien était-on ? Huit mille ? Dix mille ? Qui sait ? Personne ne songeait à compter. Le
pays poussait en avant d'une haleine !

On voit en face des habits de gendarmes et de gardes nationaux.

— Le vendredi, dès avant le jour, on marchait vers les murailles et les portes de la ville, du côté
des moulins de Cornet.

— Tirez pays, garous ! sinon, vous en cuira !

Echanges de coups de fusil.

— Ah ! porte-fourgons du diable ! veaux affranchis ! on va vous faire voir !??? Hardi, les gars !
balayons ça !

*Des gars s'élancent. Cinq tombent.
La bataille.*

— Ah ! bons amis ! c'est que les défenseurs étaient bien armés, bien cachés et n'avaient pas
peur. Ils attendaient, plantés comme des arbres. Et ran ! et ran ! Au commandement, ils
envoyaient le cadeau mortel...

— Alors il y eut une grande colère et la bataille devint mauvaise !

— Les habitants de la ville avaient reçu du secours. Il y avait des gardes-nationaux de Thouars,
d'Airvault, de Parthenay. Parmi ceux-ci, Elisée de Prépie, avait un commandement.

— Prends garde, Elisée ! Plus de 20 fois, on t'a visé ! Ici pourrait bien se terminer ton sort !

Scène : *On voit soudain Elisée posté en avant pour observer. Bastien (un fusil) et Gilles (une fourche)
sont cachés.*

Bastien — Attends ! Grande bête damnée de Prépie !

Il vise Elisée.

Gilles (le pousse) — Pas celui-ci !

Le coup de fusil porte en terre. Bastien, furieux, se retourne.

Gilles — J'aurais eu un remords pour ma vie.

Mais Bastien saute sur lui et se met à le battre. Voyant cela, les Bleus tirent sur eux et font double prise.

Bleu (à Gilles) — Tu vas crier "Vive la Liberté !"

Gilles — Vive la religion ! À bas la milice !

Ils le frappent à coups de crosse quand arrive Élisée.

Élisée — C'est un petit sauvage de la Millauderie. Emmenez-le ! Les tribunaux du peuple le jugeront !

Les bleus l'emmènent, mains au dos.

— Ah ! bons amis ! Quelle bataille ! Il y eut d'autres prisonniers ! Au samedi, les patriotes, qui avaient reçu d'autres renforts se virent les plus forts.

— Les gars des paroisses lâchèrent pied. Ceux qui le purent se sauvèrent.

Les gars fuient.

Alors, ce fut un massacre, près des moulins et dans les chemins des alentours.

Poursuite au loin.

—Il se commit de grandes méchancetés. Ce sont des choses qui font peine à dire.

On vit revenir des paysans patriotes et des grenadiers avec une oreille piquée à leur chapeau, en guise de cocarde...

Ce fut une triste aventure, une mauvaise aventure, vraiment ! Mais les années suivantes, bons amis ! il y en eut de bien pires !

Chanson (départ musique violente)

I - C'était par un dimanche d'août
Que s'enflamma pays si doux
Pays si doux qui crut qu'en un' semaine
Il serait au bout de ses peines

II - Mais hélas ! au moulin Cornet
Se firent taper sur le nez
Devant si prompte et cruelle défense
Perdirent leur belle assurance

III - Chacun se vit perdre courage
Mais dans la fuite grand carnage
Combien de gars y laissèrent la vie
Et leur tourment ne se peut dire
Ou chœur qui conclut sur la désolation

IV - Oh ! c'est là bien triste aventure
Qu'un pays malgré lui endure
En chaque cœur grande plaie ouverte
Car dedans la guerre est notre perte

V - Que devint Gilles, emprisonné
Par bonne chanc' fut libéré
Fut libéré au bout d'une semaine
Et sans un seul jugement même

VI - Élisée dès le mercredi
S'en revint vaillant au logis
Trouvant sa femme inquiète aussi sa mère
De la bataill' ne parla guère

Scène :

Barberine — Avez-vous rencontré ceux de mon village ? Avez-vous vu Gilles Fruchet ?

Elisée — Je l'ai vu. Sans moi, il était mort.
Mais il ne faut pas le plaindre. Pourquoi était-il avec les plus enragés ?

Barberine — Le jour de nos noces, il a envoyé son petit frère nous prévenir ici. Je me suis enfuie à temps. Sans son avertissement, les brigands m'auraient fait du mal.

Elisée — Je l'ai tiré des mains des soldats. Nous sommes quittes.

VII - Le pays fut pour un temps sage
Nobl' et curés étaient en cage
En cage aussi le cœur du pauvre Gilles
Qu'on doit marier à jolie fille

VIII - Oh ! Ce fut un dimanche' matin
Que Barberin' sur son chemin
Sur son chemin pour aller voir voisine
A rencontré son ami Gilles.

Barberine — Ah ! Gilles pourquoi n'es-tu pas venu nous voir à Prépie ? Je t'aurais fait de la soupe grasse, Elisée aurait tiré du vin.

Gilles — Elisée m'a fait mettre en prison. Qu'il garde son vin !

B — Comme tu es devenu rancunier, petit grelet.
Elle le regarde en riant et il finit par sourire aussi.

B — Pourtant, ils disent que tu as fait tes accords avec la Marguerite au drapant. Une tant belle fille ! Cela devrait t'adoucir le cœur.

Gilles ne répondit pas.

Ils disent que tu dois te marier la semaine de Pâques. À ce moment-là, à ce moment-là, si j'allais à ta noce, je n'y saurais danser !

G — Ça sera peut-être la semaine de Pâques... Peut-être à la Saint-Jean... Et peut-être ce ne sera pas...

B — Oh ! Pourquoi dis-tu cela, Gilles ?

G — Je sais pas !... Au soir, je veux... La nuit passe : je ne veux plus !... Je sens quelque chose qui pèse sur moi.

B — Mais c'est toujours ainsi, mon pauvre Gilles !
Il secoua la tête. Elle s'approcha de lui pour parler bas.

B — Est-ce à cause de la sorcière qui a voulu nous lier ?... Elle n'a pas pu, tu le vois bien !
Elisée, qui en sait beaucoup plus long que toi et moi, ne donne pas créance aux sorts, lui.

Gilles se redresse.

G — Ni moi non plus. C'est bon à toi, Barberine.

B — Moi, je ne sais pas bien... Il y a des cas.
(Elle hésita, puis ouvrit sa gorgière). Tiens, Gilles ! J'ai là une pierre d'écrevisse et trois graines de lune d'eau. C'est contre les mauvais sorts. Puisque tu sens comme un poids sur toi, prends cette pochette, elle te préservera.

Gilles prit la pochette en souriant.

B — Moi, pour que je sois gardée, il faut que tu me donnes quelque chose en échange.
Il cueille une fleur prime de genêt. Barberine la met, froide comme neige, dans sa gorgière, sur sa peau.

B — Au revoir, Gilles ! Je me sauve ! Je suis en retard.

G — Et tu seras battue, Barberine !

B — Je n'ai pas de crainte ! Elisée est bien trop bon !

Musique : Gilles l'ami Gilles
Ton cœur est en voyage
C'est ta Barberine
Qui le retient en cage.

Chœur : conteurs

— Après un hiver bien dur, on commençait à sortir les bêtes. On les menait sur les landes, dans les pâtis et même dans les prés de fauche. Tant pis pour le foin ! On ne pouvait laisser les bêtes crever de maigreur et de maladie. À bel air, la petite herbe pointue les purgeait. Mieux que les onguents, le blanc soleil les désensorcelait.
Dans les métairies, chez les patriotes comme chez les autres, on avait ce souci premier du bétail ; puis le souci des terres à préparer. Pour le moment, on n'en avait point d'autre.

— Tout d'un coup : Broum !... Un éclat d'orage sur bonace !... La nouvelle tomba que les enrégés de Paris appelaient 300 000 hommes dans leurs armées !
Ah ! les fils dau putains ! ah ! les bêtes damnées !
On n'avait pas fait grande attention quand ils avaient tué le Roë. On aurait dû pourtant ce méfier !
Les autres Roës, mécontents, arrivaient pour couper les oreilles aux guillotineurs et ceux-ci criaient au secours comme ouailles pelées.
Ouais ! Ils pouvaient crier un moment !
Trois cent mille hommes !... Tous les jeunes en force devaient être inscrits sur des registres. Les bourgeois patriotes feraient le tri là-dedans.
Le tour était connu : en avant les gars des métairies ! Tout de suite à la frontière !
Eh bien non ! Jamais !
Il n'y avait qu'à attendre, à ne pas bouger.
Bon ! mais d'autres n'avaient pas cette patience.
Des nouvelles passèrent, comme de grandes volées d'oiseaux.
Dans les pays de la Loire et de la Basse-Sèvre, au bocage de Vendée comme au marais, partout, les gars prenaient les armes. Et cette fois, ils étaient les maîtres ! Ils avaient des chefs pour les conduire : c'étaient un nommé Cathelineau, brave homme de bonne religion, le marquis de Bonchamp et un certain Stoufflet ou Scofflette, un grand bougre qui faisait tout trembler. Gendarmes, soldats, bourgeois patriotes se sauvaient comme des lièvres. Point encore assez vite cependant, puisque les gars les rejoignaient et en faisaient de la bouillie. On annonçait de tous les côtés de grands brûlements et de grands massacres. Les gars étaient les maîtres à Jallais, à Vezins, à Chemillé, à Cholet, partout !... Ils allaient courir à Nantes, puis à Angers, puis à Paris...

Eha ! Eha ! Lérída !... Tous les mirliflores de la République, les bons gars d'ici les écraseraient comme des poux, les feraient péter sur l'ongle.
Pourtant, dans les villages entre Chatillon, la Chataigneraie et Bressuire, dans ce pays si vif, les gens continuaient à travailler. Ils s'étaient trouvés au massacre de Cornet, eux ; ils en saignaient encore...

— Les gens des Nobles passaient cependant et plus souvent encore, des gars du Bas-Pays. Au début, ils ne racolaient guère que les cœurs perdus. Tel par exemple, Bastien Pied-de-Vache qui disparut de la Millauderie dès le début mars. Quand il revint, ce fut pour faire la cabirotade chez la Grand' Nanon, avec deux autres marauds. Et la Grand' Nanon repartit pendant 3 jours avec eux, laissant ses 3 enfants seuls ! Pauvres petits !

— Les chemins n'étaient pas sûrs. Le cri du chouan filait au-dessus des arbres ; plus souvent pour le crime que pour la guerre. Des patriotes furent assommés à Chanteloup, à Saint-Jouin, à Terves.

— Gilles fit passer, par Toussaint, cet avertissement à Barberine :
"Dis à Elisée qu'il prenne garde : on lui veut du mal".
Pendant la semaine sainte, en effet, Elisée fut visé deux fois, il ne sortit plus qu'armé. Et, le soir, avant de barrer les portes, il lâchait le chien.
En se couchant, Barberine avait peur, mais Elisée lui disait :
"Dormez tranquille, ma mie ! Ils n'oseraient pas !"

Ah ! bons amis ! Si fait bien, ils osèrent ! Et c'est une chose fort triste qu'il faut maintenant raconter.

Chanson

- I** - Voici la triste histoire
De la mort d'Elisée
C'est sinistre mémoire
Qu'il faut pour la conter
- II** - Ce fut sur les deux heures, au plus sourd de la nuit.
Au fond de la demeure, il se fit un grand bruit.
Cinq hommes se jetèrent promptement sur le lit
"Crève donc sans prières", cria l'un des bandits.
- III** - Mais le grand Elisée, oh ! fort vaillant soldat
Sa force retrouvée, les brigands repoussa
Voulant, pour fair' justice, son pistolet saisir
Mais par quel artifice ! le coup ne put partir
- IV** - Un bandit plein de vice grognait comme un verrat
"Pour que je l'affranchisse, ah ! tenez-le bien bas !"
À cette voix de lâche, Barberine s'écrie
"C'est Bastien Pied-de-Vache, voisin d'la Millaud'rie
- V** - Oh ! pour ce petit dire, elle y fut assommée
Et poussant un soupir, du lit elle est tombée
Elisée, de son sabre, oh ! la belle et bonne arme
Donnait soucis macabres aux brigands bonne alarme
- VI** - Un brigand par derrière, de sa grand' faux dressée
Hélas ! n'hésitant guère, lui trancha les jarrets
Bastien, frétilant d'aise, crut bientôt le tenir
Criant d'un' voix mauvaise "ah ! je veux l'affranchir !"
- VII** - Mais Elisée le brave, pourtant à l'agonie
Dans un sursaut de rage, se glissa sous le lit
Les brigands en colère, de pitié n'ayant point
De leurs ferments piquèrent comme on pique du foin
- VIII** - Plus de 100 coups terribles lui furent bien donnés
C'est là affreux crime qu'il a fallu conter
Voilà bien tout' l'histoire de la mort d'Elisée
De sinistre mémoire dans toute la contrée.

Sur la fin de la chanson, on voit arriver Siméon, conduisant Barberine sur une charrette.

Scène : Barberine sur une charrette à la Millauderie. Gilles les aperçoit et approche.

G — Barberine !

B — Ah ! Gilles ! c'est toi ! C'est la fin ! Ils ont tué Elisée ! Et moi aussi je vais mourir ! ah ! Gilles ! je vais mourir !

G — Mais qui ? Qui a fait cela ?

B — Gilles ! C'est Bastien ! Bastien, journalier d'la Nanon ! (*Gilles se précipite chez lui*).
Mais où cours-tu ?

Gilles, chez lui, met du pain, dans une pochette.

G — Je m'en vais. Adieu.

B — Es-tu fou, Gilles ? Ta noce qui est commandée pour jeudi ?

G — Je m'en vais. Celui qui a fait ce coup ne mourra que de ma main... Mais je veux le faire pâtir !

Chanson :

On voit Gilles prendre un fusil dans un chêne creux.

R. Gilles, si doux Gilles
Ton cœur est en voyage
C'est ta Barberine
Qui le retient en cage

I - Grande détresse à la Millaud 'rie
Doux Gilles est en chemin de folie
En son chemin rencontre trois bons drôles
Portant bonne arme, sur l'épaule

On entend le cri du chouan. Gilles répond. Des gars apparaissent.

R. Gilles, si doux Gilles
Viens avec nous, soldat
Les Bleus de ces villes
Les chasserons-nous pas.

— Tu viens avec nous, Gilles ?

— Où allez-vous ?

— Nous allons faire la chasse aux Bleus dans les pays de Galerne... car nous ne voulons pas être soldats chez les patauds. Tu viens avec nous ?

— N'avez-vous point rencontré, par là, le Bastien de Tout-y-Faut ?

— Non (*ils échangent un regard*)... non, pas de Bastien !

Et ils repartent, vite, en poussant le cri du chouan.

On voit Gilles demander à des gens (gars ou vieux).

II - Ainsi courut Gilles par ces landes
Du gros Bastien faisant la demande
Y fut bientôt à Cerizay le bourg
Sans y voir Bastien alentour

R. Gilles si doux Gilles
A langueur sur le cœur
C'est sa Barberine
Qui meurt par son malheur

III - Au lendemain bien peu d'espérance
Quand tout soudain trouve connaissance
Mais c'est la Grand' Nanon, pauvre voisine
Qui fait ribaude dans la ville.

On voit sortir Nanon d'une barge en face de Gilles, surprise. Elle a trogne de ribaude.

Nanon — Te voilà, toi, méchant petit Fruchet ?

Gilles — Que faites-vous par là ? Où allez-vous ?

Nanon — Je m'en retourne à la Millauderie. Si tu as peur des mauvaises rencontres, je t'emmène.

Gilles — Oui, je m'en vais avec vous.

Ils cheminent.

G — Y avait-il longtemps que vous étiez là ?

N — Quatre jours ! *(en riant)* Porte mon baluchon !

G — *(prenant le baluchon)* Qu'avez-vous donc là-dedans ? C'est lourd !

N — Du pain de fleur et un jambon de chez un gars pataud.

G — Ah ! je mangerais bien un morceau de jambon avant d'aller plus loin. Asseyons-nous par là !

N — *(avec un sous-entendu)* Si tu veux ! sapré petit Fruchet !

En riant elle s'assoit, haut troussé, derrière un buisson. Mais Gilles s'agenouille et lui met la main au col.

G — Maintenant, vous allez me dire où est Bastien.

Elle le bourre et crie.

N — Eh ! Je le dirai si je veux, espèce d'écourté !

Gilles serre le nœud de gorge.

G — Si vous ne répondez pas tout de suite, Grand' Nanon, je jure Dieu que, pain de fleur ou pain rousset, vous en perdrez le goût. Où est Bastien ?

N — Il est parti cette nuit, avec deux autres, pour le pays de guerre. Me lâcheras-tu, bête damnée !

Il la lâche et repart bien vite.

R. Gilles, si doux Gilles
Part en pays de guerre
Pour la Barberine
Oh ! qu'il n'oubliera guère

Conteurs : scène un peu irréaliste : Gilles recherchant, questionnant parmi toute la foule de soldats disséminés partout.

— Pauvre Gilles ! Combien de champs, de landes, de villes, de lieux sans la moindre trace de Bastien. Pris dans une bande, il rejoint Châtillon ; de là s'en fut aux Aubiers, où il retrouve Jean Texier son ami de Courlay et une trentaine d'autres gars de Courlay, emmenés par Chat-Putois, le tueur de gorets. Sous les ordres de Mossieu Henri de "La Rochejacquelein", il devient fusilier et livre bataille aux Aubiers. Après la bataille, vont au pays des Mauges où se tenait un rassemblement comme il ne s'en était jamais vu : 40 000 âmes, toute l'armée brigandine. 40 000 soldats qui roulaient sur les paroisses comme une grande eau. À Cholet se tint rude bataille.

À Beaupréau, plus dure encore. Les Bleus résistaient. Il fallut les percer, les hacher, les couper en morceaux. Il y avait tant de morts dans les rues que les charrettes ne pouvaient passer. Le couteau de Chat-Putois, le tueur de gorets, était rouge jusqu'au bout du manche et ses deux mains aussi. Ah ! le diable ! il était si content qu'il en dansait la fricassée. Pauvre Gilles ! Marchant près de son ami Texier, il n'espérait plus trouver Bastien. Il n'y songeait même plus. C'est à Barberine qu'il songeait. Il la voyait sur son lit, avec son visage de morte ; et alors son cœur n'était que fiel.

Jean Texier disait : "Il songe à la fille au drapant et à sa noce qui devrait être faite. Son chagrin vient de cette idée qu'il a".

Pauvre Gilles ! Le lendemain, l'armée reprenait sa course ; fit un grand carnage à Chalonnes.

Voyant cette grande eau qui coulait devant eux, des gars du haut pays dirent :

— Qu'est-ce que c'est ? Si c'est la Sèvre, il y a eu un sapré orage quelque part !... Mais c'est plutôt un bras de mer !

— Eh ! niquedouilles ! Vous ne voyez donc pas que c'est la Loère !"

— Les premiers, un peu inquiets d'être arrivés si loin, pensaient :
Damnés Bleus ! Ils nous ont mis bien en retard pour notre ouvrage. Puisque nous sommes les maîtres, à présent, nous n'avons plus qu'à nous en retourner au plus vite.

— Beaucoup s'en retournèrent en effet. Mais dès la fin de mai, les chefs, voyant qu'ils n'avaient plus que bien peu de monde derrière eux, lancèrent un appel aux paroisses. Les cloches avaient sonné, les ailes de moulin avaient tourné, le cri du chouan avait donné l'éveil à fond de pays.

Les gars revinrent en foule. Ceux de Courlay avaient eu juste le temps de donner le bonjour chez eux. Ils revinrent encore plus nombreux. Avec eux, Cosme Fruchet, qui chercha son frère parmi les fusiliers de mossieu Henri.

Scène :

Cosme — Ah ! je suis content de te revoir en bonne santé, Gilles ! Sais-tu que nous avons bien du tourment pour toi ; Marguerite s'inquiète beaucoup de ton sort !

Gilles — J'ai ma guerre à faire ! (ou Ma guerre n'est pas finie !)

Cosme — Daniel Paillou est parti, lui aussi, sur l'ordre des soldats. Ils disent qu'il va être enrôlé dans la garde armée des Bleus. Il m'a serré la main en s'en allant ; il était plus que triste. Ah ! pourvu que je ne le rencontre point devant moi, en ces côtés ! Je ne saurais me battre contre lui... Tous les protestants et les patauds s'en vont. Ceux qui voudraient rester, les soldats de Bressuire viennent les chasser.

Avec tout ce remuement, l'ouvrage de saison ne se fait pas. Les nobles ne se soucient point de cela. Eux, ils mangeront toujours... Mais les pauvres laboureurs...

Gilles — Les Paillou sont-ils partis avec les autres ?

Cosme — Non ! Ils n'ont pas pu, à cause de Barberine qui n'est pas encore guérie.

Gilles — Ah ! je ne sais pas ce que tu veux dire, Cosme ! Barberine est morte et enterrée. Et le traître qui l'a tuée, je le cherche pour le faire pâtir.

Il marchait, il sautait et il tremblait.

Cosme — Non ! la voisine n'est pas morte ! Quand tu es parti, on la croyait en train de passer. Ce n'était qu'une chute de fièvre qui l'avait jetée en faiblesse. Dès le lendemain, elle allait mieux et, maintenant, tous les jours elle pleure son malheur.

Gilles tendit son fusil à son frère qui ne portait qu'une fourche.

Gilles — Voici mon arme, Cosme ! Moi, je m'en retourne chez nous, faire l'ouvrage de saison.

Cosme — Prends garde ! Aujourd'hui, il n'y a pas de bon chemin pour toi. Si tu rencontres des Bleus de Bressuire, ils te tueront comme brigand. Si tu rejoins la Sèvre, tu trouveras des gars qui accourent à l'appel et ils te demanderont : "Où vas-tu par là, traître pataud ?"

Texier, qui s'était rapproché, dit à son tour :

Texier — Tu as donc peur, ami Gilles, puisque tu nous quittes la veille d'une bataille !

Chanson :

R. Gilles, si doux Gilles
Fait du chagrin remords
Car ta Barberine
A fait peur à la mort

Aurais-tu peur, mon cher camarade
Aurais-tu peur d'y porter les armes
De peur n'ai point mais je songe à ma mie
Ma douce amie qu'est bien en vie

R. Gilles, si doux Gilles
Quitte pays de guerre
Pour la Millaud'rie
Où ne l'attend mie guère.

*Gilles arrive à la Millauderie. La maison aux protestants est fermée. Gilles entre chez ses parents.
Il embrasse sa mère et Toussaint.*

Gilles — Les voisins, où sont-ils ?

Mère — Ils sont partis, hier, avec d'autres patauds , les gendarmes qui les ont obligés.

Gilles — Barberine est donc guérie ?

Mère — Non, pas encore bien, mais ils l'ont emmenée quand même. Ne sais quelle direction ils ont prise...

Toussaint — Moi, je le sais. Ils devaient aller chez les soldats bleus, vers le pays de Fontenay. Barberine m'a embrassé. Elle pleurait. Elle m'a dit "Je m'en vais loin, vers le pays de Fontenay... ou de Parthenay... ou de Niort".

Gilles s'assoit sur le banc, soudain fatiguée. Il mange une soupe.

Mère — Ah ! mon Gilles, quel mal ils t'ont fait ! Ils auraient pu te tuer !...Puisque te voilà revenu, nous pourrons faire ta noce dès que tu voudras.

Gilles — Oui ! (*il songe*)

Toussaint — Tu sais ! Ils disent que les soldats bleus ne sont plus à Bressuire. Il y a des gars des villages qui courent vers Sèche-Bec.

Gilles (*embrassant sa mère*) — Je vais rejoindre ces gars, et je les mènerai où il faut !

Il prend une fourche et s'en va en poussant le cri du chouan.

Gilles si doux Gilles
Se refait donc soldat
Les Bleus de ces villes
Ne les chass 'ra-t-il pas.

Deux solutions :

*On passe tout de suite aux Paillou.
ou on raconte le siège de Thouars.*

Conteurs :

— À Bressuire, Gilles retrouva l'armée brigandine ; plus forte maintenant, elle marchait sur trois colonnes. Deux nobles, qu'on venait de tirer de la prison s'étaient joints aux autres pour commander. C'étaient le marquis de Lestiere, du Château de Clisson, et Bernard de Marigny, la Girardièrre de Cerizay.

DIAPOS

Le dimanche 5 juin, une bataille s'engagea devant Thouars. Les Bleus étaient protégés par une rivière, le Thouet. On tira le canon et on se fusilla jusqu'à cinq heures de relevée. Les cavaliers

de l'armée brigandine trouvèrent un gué où ils passèrent l'eau. Il y avait par là quatre cents volontaires bleus qui ne voulaient pas céder. On ne sait s'il en resta plus de dix pour conter l'affaire ; en tous les cas, ce ne fut un quarteron. Un peu plus loin, se trouva un bataillon d'enragés qui se formèrent en carré, tirant et tirant. Quand ils n'eurent plus de poudre, ils sautèrent sur les Blancs pour les embrocher avec leur baïonnette ou les assommer à coups de crosse. Ah ! ils firent du mal avant de mourir, les saprés chiens ! Mais l'espèce s'en perdit ou presque, car il n'en resta que cinq ou six pour la graine. Encore ces cinq ou six avaient-ils été mis à bas comme les autres ; mais, touchés loin du cœur, ils se relevèrent d'entre les morts. Les autres soldats bleus prirent peur et coururent se réfugier dans ville, sur laquelle les canonniers de Marigny envoyaient leurs cadeaux.

Les Blancs coururent aux murailles.

Toute la journée, mossieu Henri et ses fusiliers s'étaient tenus au plus chaud de la bataille et ils avaient donné de grands coups. Ils furent encore les premiers à piquer dans les murailles. Les Bleus les visaient d'en haut, mais ils ne s'en occupaient pas, tout bouffants de colère qu'ils étaient. Ils ouvrirent une petite brèche et n'eurent pas la patience de l'agrandir. Jean Texier fit la courte échelle ; mossieu Henri grimpa sur ses épaules et, arrachant, à la force des mains, quelques pierres, sauta dans la place par un créneau. Tous les autres se virent perdus ; leur général capitula.

Ah ! Ah ! Cette fois !... Ah ! Ah !...

Jamais on n'avait vu chose pareille !

On trouva, dans cette ville de Thouars, douze canons, des caissons, des charrettes chargées et des fusils pour tous ceux qui n'en auraient pas.

Et des prisonniers donc ! Ceux qui prirent la peine de les compter en trouvèrent 5 000. Ils étaient tremblants et piteux. On aurait pu les tuer tous, ainsi que tous les patauds de la ville. Mais on tua fort peu. D'amitié ou d'amitié forcée, plus de 1 000 hurlèrent avec les loups. On leur rendit leurs armes, on les enrôla. Quant aux autres : "Allez-vous-en, pouilleux ! Allez-vous en, galeux !"

Galeux, beaucoup l'étaient et galeux de gale rebelle. On le sut car on leur fit la niche de les mettre nus comme des naissants.

Ah ! Ah ! Quelle vue !

Des galeux, des teigneux, des maigres dont on comptait les côtes et toutes les pointes du râteau d'échine ! Des blessures saignantes et des blessures pourries du duvet et du poil gris !...

Accourez, mesdames, accourez !

Pendant ce temps, Chat-Putois se livrait à l'une de ses besognes favorites. Un des prisonniers nus, un tout jeune, un drôlet, s'était jeté vers une écurie. Chat-Putois sauta sur lui et lui prit la tête entre la porte et le mur. Le petit gars, sentant sa tête péter comme une noix, se mit à hurler et à ruer. Chat-Putois, non content de le tenir en ce traquet, lui piquait le bas-ventre avec son couteau à saigner. Un chef, qui se trouvait à passer, s'écria :

- "Bourreau ! Qui t'a permis aussi cruelle et traîtresse besogne ?" Il fit un signe à deux forts compagnons de son escorte qui saisirent Chat-Putois et, sur place, devant tous, le bâtonnèrent.

Chat-Putois s'en alla de côté en soufflant de colère.

Le chef mourut un peu plus tard au cours d'un combat : on ne sut jamais comment il avait été frappé.

Mais la ville de Thouars avait du bon ; il y avait encore du vin dans les caves. On buvait, on mangeait et on faisait des balluchons pour emporter. Jamais on n'avait vu ça !

Les chefs se voyaient déjà à Saumur, à Tours, à Paris !

- Jusqu'à Paris ! Ah bren ! ... Allez-y vous, qui n'avez pas d'ouvrage à faire ! Moi, qui ne suis ni vieux être soldat, je prends mon baluchon et je m'en retourne !

Scène : *dans un bois.*

I - Pendant qu'en guerre, se trouve Gilles
Barberine est en chemin d'exil
Chemin d'exil avecque père et mère
Chemin de peur en lieu de guerre

R. Barberine-rine
Ton cœur est en voyage
Bien loin tu dois fuir
Menaces et pillages

On voit Barberine avec ses parents, réfugiés sous un arbre, dormant.

II - Mais quand ils furent à l'entour de l'Absie
La Barberine était affaiblie
Au fond d'un bois, laissent la compagnie
Au fond d'un bois, bien triste nuit.

R. Barberine-rine
Ton cœur est en voyage
Bien loin tu dois fuir
Menaces et pillages.

Un cri de fille : — À la force ! À la force !
Puis cris et plaintes
Ils se réveillent en sursaut.
Timothée prend sa fourche et va écouter. Le cri de nouveau. Il revient.
D'autres cris.
Nathalie et Barberine se serrent contre Timothée.

III - Au point du jour, on reprit le voyage
Oh ! bien en crainte d'y trouver carnage
Qu'est devenue leur bonne compagnie
Qui tant cria pendant la nuit.

Ils repartent.

En chemin, ils aperçoivent un rassemblement. Des gens regardent deux corps étendus dans une charrette. Plus loin, leur fille, vêtements déchirés, boueux et souillés.

Gens — Quelle honte !

Timothée — Que se passe-t-il ?

Un — Voilà deux pauvres malheureux qui n'iront pas bien loin ! on leur a cassé la tête au mail !

Une — Et regardez ce qu'on a fait à leur fille, une pauvre innocente qui n'avait même pas sa raison.

Timothée — Quelle misère ! Pour les Blancs qui ont fait cela, la roue serait trop douce !

Les autres le regardent de travers.

Une — Pourquoi des Blancs et non pas des Bleus ? Ils n'ont pas laissé leur marque !

Une — Il ne faut pas dire Blancs ou Bleus. Il faut dire renie-Dieu ; il faut dire bourreaux !

IV - À Parthenay, s'en furent en confiance
Mais Barberine dut quitter ses parents
Hélas ! ce fut par bien mauvaise chance
Se trouva seule à Saint-Maixent

R. Barberine-rine
Bien triste est ton voyage
Par tout court la ruine
Des corps aussi des âmes

V - À Saint-Maixent, trois jours d'impatience
À Champdeniers, point de parenté
Peines et songes menèrent à Coulonges
Voilà pourtant bonn' connaissance

Scène : *sur la route, Barberine voit soudain arriver Siméon-le-Maigre.*

Barberine — Ah ! c'est donc vous, Siméon ! D'où venez-vous ? Avez-vous rencontré mon père et ma mère ? Savez-vous où est Daniel ?

Siméon — Ton frère Daniel est soldat dans un bataillon de volontaires. Tantôt ici, tantôt là... Que Dieu le protège ! Ton père et ta mère, je ne sais où ils sont, mais Dieu conduira mes pas et je les retrouverai... comme j'ai trouvé presque tous les protestants qui souffrent en évacuation. J'en ai trouvé à Saint-Maixent, à Niort, à Champdeniers, à Fontenay. Il y en a ici et à Benet... Il y en a dans des villages, au milieu de la plaine sans arbres...

Siméon — J'avais le cœur inquiet à cause de toi. Et je suis retourné chez nous pour connaître ton sort... J'y suis resté plusieurs jours parmi les brigands. Il n'y avait plus personne dans les maisons des protestants. Le troupeau est dispersé...

Barberine — Vous marchez donc nuit et jour !

Siméon — Non ! Je marche seulement aussi longtemps que Dieu m'en donne la force. Le troupeau est dispersé comme il ne l'avait jamais été, même au temps des grandes persécutions. Nos frères sont dans l'adversité. Il en est qui blasphèment. Il en est qui, vivant au milieu des Gentils, ont tout perdu, même le Saint-Livre.

Siméon — Je porte à mes frères dans l'adversité la parole du Christ.

Barberine — Nous aussi, nous sommes dans l'adversité.... Ce n'est pas seulement notre chevanche que nous avons perdu.

Siméon — Louons Dieu ! (*Il fut un moment sans parler*) J'ai vu les brigands courir à la bataille. Avant-hier, ils croyaient entrer à Fontenay pour y mettre tout à feu et à sang. Mais les Bleus, qui les attendaient près du village de Pissotte, leur ont tapé sur le nez. Beaucoup de brigands ont été tués.

Barberine — Ceux de chez nous y étaient-ils, à cette bataille ?

Siméon — Je ne sais au sûr, mais c'est probable, car je les ai vus courir vers la lande Rochelle, au-devant des Bleus.

Barberine — Ah ! mon Dieu ! Si vous retournez au pays, emmenez-moi ! Je sens que je ne saurais pas vivre ici.

Siméon — Je repartirai sûrement, mais t'emmener serait crime et folie. Je vais te conduire vers un village que je connais. Puis je retrouverai tes parents et je reviendrai te chercher.

Barberine — J'aimerais mieux courir des dangers et revenir chez nous.

Siméon — Tais-toi, malheureuse ! Tu ne sais ce que tu dis.

Barberine-rine
N'écoute plus raison
Le doux nom de Gilles
L'appelle à l'horizon.

Chœur-conteurs :

— Siméon mena donc Barberine à un village où vivaient des protestants, aux alentours de Coulonges. C'était de braves gens qui la prirent en pitié à cause de ses malheurs. Barberine les aidait dans leur travail. Elle leur parlait de son défunt Elisée, elle leur parlait de ses parents, de

son frère Daniel ; et elle ne pouvait s'empêcher de parler de Gilles, son doux ami. Que faisait-il, son Gilles ?

— Gilles, Cosme et Cadet avaient suivi Lestiere à Parthenay et combattu à Moncoutant. Ils avaient vu la bataille de Pissotte ; ils avaient à peine eu le temps de se remettre au travail ; la nuit les cloches sonnaient ; et à nouveau sur la route : Châtillon, La Châtaigneraie, Bay où l'on avait repris la Marie-Jeanne. Châtillon encore, ou se rassemblaient les armées brigandines, Doué, Montreuil, Saumur. Ah ! Saumur ! bons amis, quelle bataille ! Cinq mille morts ! et des blessés ! des blessés ! Angers ! Nantes ! où se dit que plus de 10 000 y perdirent la vie.

— Gilles et Cosme ne se trouvèrent ni à la prise d'Angers, ni à la bataille de Nantes. Blessés, ils s'étaient laissés conduire. Gilles fut soigné par des religieuses au couvent de Saint-Laurent. Dès que sa blessure fut un peu sèche, il voulut s'en aller. "Attendez encore ! vous avez le sang trop faible !" Il n'y eut rien à lui dire. Un soir après la prière, il prit son fusil et se sauva.

Scène : Six blessés sur une carriole. Un septième couché sur l'herbe, 2 gars accroupis lui soutiennent la tête.

Gilles — Qui est celui-ci ?

— C'est un blessé de l'armée de Charrette.

Gilles (*s'approchant, surpris*) — Bastien ! C'est Bastien de Tout-y-Faut. C'est donc toi, bourreau ! Le Bon Dieu t'a puni !

Un (*en colère*) — Malfaisant ! Ne vois-tu pas qu'il va passer ?

Bastien (*qui a ouvert les yeux ; peu de voix*) — C'est toi, Gilles Fruchet ?... Emmène-moi, chez ma mère.

Chanson :

On voit Gilles déposer son fusil, prend la tête de Bastien sur ses genoux ; il essuie ses lèvres et prend son chapelet.

Gilles, si doux Gilles
Te veng'ras-tu encore,
Rancune s'oublie
Aux portes de la mort

I - Quand les soldats s'en furent en allés
Doux Gilles pour le Bastien prend pitié
Pitié pour un bourreau de sale engeance
Ta mort est bien seul' vraie pénitence.

Gilles — Oui, Bastien, tu reviendras à Tout-y-Faut. Dimanche, après Vêpres, nous irons chercher des mâcles à Bay-Malaise... Ne bouge pas, Bastien ! Nous irons chez ta mère manger la beurrée...

La tête de Bastien tombe. Gilles lui croise les mains et lui met le chapeau sur le visage.

(*en partant*) — J'étais parti en guerre pour tirer vengeance. Belle vengeance !

(*plus loin*) — À grand péché, grand pardon. Si Barberine avait vu Bastien à ce moment, elle lui aurait, pour Dieu, donné acquit !

Gilles, si doux Gilles
Te veng'ras-tu encore
Rancune s'oublie
Aux portes de la mort

II - Gilles au plus vite revint au village
Afin d'aider père et frère à l'ouvrage
Mais hélas ! bientôt malgré leurs blessures
Vint les chercher bande à Lestiure.

Scène : *Gilles, Cosme et leur père fauchent. Une bande de soldats.*

Cosme — Nous ne pouvons vous suivre. Nous avons été blessés. Nous avons du mal.

Un gros méchant s'avance, menaçant — Bougre de gueux ; nous allons vous piquer les fesses pour vous mener en droit chemin ; et mossieu Lestiure saura vous faire corriger.

Gilles (saisissant son fusil) — Mossieu Lestiure, je le connais mieux que tu ne le connais. Me suis trouvé à côté de lui à plus de dix batailles... Pendant ce temps-là, où étais-tu toi, ramasse-crottes ? Apprends que j'ai fait la guerre avant toi ! Je repartirai, oui !...mais quand je serai prêt !
(Il fait une barre avec son sabot) Marche là-dessus, si t'es un homme !

L'autre — C'était manière de rire. Je sais bien que tu es blessé !

Ils s'en vont.

Chanson :

On voit Gilles en train de biner. Aux appels, il lève la tête et suit.

III - Gilles au combat n'a pas voulu aller
Il restera sa terre travailler
Mais quand tout lui parl' de Barberine
Il est bien près de perdre l'esprit

R. Gilles pauvre Gilles
Va perdre la raison
C'est ta Barberine
Qui 'appelle à l'horizon.

Le refrain se prolonge en écho.

On entend la voix de Barberine lointaine : Gilles ! Gilles ! Petit Grelet ! Gilles ! Comme tu es laid, pauvre Gilles ! Comme tu es noir, petit grelet !

Danse : *Il est conduit par plusieurs Barberine fantomatiques qui apparaissent ça et là, l'appelant. Il se trouve nez à nez avec la sorcière qui lève vers Gilles son regard farouche et marmotte.*

Sorcière — You ! You ! Léonard !... Sonnez les cloches... Dong ! dong ! dong ! Sonnez les cloches !

Fasciné, il suit tout ce monde qui le conduit à Prépie, où tout est désolé ; sous un arbre, une petite logette d'où part un bruit qui attire Gilles ; deux bottes dépassent.

Gilles — Que fais-tu donc ici, toi ?
Siméon sort. Surprise de Gilles.

Gilles — C'est vous, Siméon ! Vous êtes donc revenu ! Barberine est-elle avec vous ?
(Siméon ne répond pas) Je vous demande si Barberine est revenue aussi. Où est-elle, Barberine ?

Siméon — Tu as donc tout à fait perdu l'esprit. Retire-toi d'ici ! Cette terre que tu foules crie contre toi !

Gilles — Ah ! ne m'impatientez pas, bonhomme Siméon ! Si vous avez un prêche à faire, gardez-le pour d'autres. Je ne vous demande qu'une chose : où est Barberine ?

Siméon — Tais-toi ! Et retire-toi d'ici, éhonté !

Gilles — Prenez garde ! (*faisant sonner son fusil*)

Siméon — Je n'ai pas d'arme et mon bras est faible, Tu peux me frapper. Je sais endurer les persécutions pour l'amour du Christ... Tu peux me tuer !

Il se recouche.

Gilles — Où est Barberine ? (*Il saute sur Siméon*) Répondras-tu, vieux sécheron ? Où est Barberine ? Parle, si tu tiens à tes os ! (*Il le gifle. Pas une plainte, Gilles se relève pour ne pas le battre trop fort*).

Conteurs :

— Quelques temps plus tard, à plusieurs lieues de là, dans la plaine de Coulonges. Barberine, redevenue aussi forte qu'avant son malheur, avait aidé ses hôtes à engranger le foin ; un jour de juin, sur l'heure du repas, elle vit arriver Siméon, plus maigre que jamais.

Scène : *Ils sont à table.*

Siméon — J'ai trouvé ton frère et tes parents. Ton frère est au bataillon "le Vengeur". Quant à tes parents, ils sont à Saint-Maixent. Je viens te chercher pour te mener près d'eux.

Barberine — Avant d'aller à Saint-Maixent, je voudrais retourner chez nous... prendre de l'argent.

Siméon — Tu es folle !

Hôtesse — C'est le mal du pays qui la tourmente !

Siméon — Allons ! Tes parents t'attendent ! Partons sans tarder.

Ils partent, après avoir remercié les hôtes. En chemin :

Barberine — Pourquoi ne voulez-vous pas me conduire chez nous ? je n'ai plus les jambes faibles... Nous reviendrions aussitôt (*Il ne répond pas*) Vous y allez bien, vous ! (*Il hausse les épaules.*) Qu'est-ce qui se passe donc, chez nous ?

Siméon — Ah ! C'est bien joli ! Tous les brigands sont en chasse. Ils ont encore fait leurs coups dans les au-delà de Châtillon... De là-bas, ceux de chez nous sont revenus, mais ce n'est point pour se tenir tranquilles... L'autre nuit, j'étais dans les genêts de Prépie ; j'entendais crier le chouan de tous les côtés... En revenant ici, j'ai vu des bandes courir vers Parthenay. J'ai dû me cacher dans les buissons : pris et reconnu, j'étais mort.

(*sa voix change*) Le temps d'épreuve est venu. Jamais ne s'est vue pareille persécution. Chacun doit être ferme en Christ...

(*Un temps*)

Barberine — Avez-vous vu Gilles Fruchet de la Millauderie ?

Siméon — Pourquoi me demandes-tu cela ?

Barberine — Parce que je crains pour son sort.

Siméon — (*sèchement*) Ah !

Barberine — Gilles... il est venu à Fontenay... Il m'a cherché dans les villages... Je le sais... Maintenant où est-il ? Que fait-il ?.... Pauvre Gilles ! Que devient-il dans ce désordre... Est-ce qu'il se marie avec la fille au drapant ?.... Si j'allais chez nous en ce moment, quel mal pourrait m'arriver ? Gilles ne serait-il pas là pour me défendre ? Ce petit grelet, il y a bien longtemps que je ne l'ai vu : la dernière fois, c'était avant le malheur de Prépie.

Brusquement, Siméon l'a saisie l'épaule et lui crie au visage :

Siméon — Tais-toi, créature !

Barberine — Eh quoi ! Qu'y-a-t-il ?

De la main droite, il brandit son bâton ; de la gauche, secoue Barberine.

Siméon — Tais-toi, Dalida ! Baisse les yeux, bête impure ! As-tu donc perdu toute honte ?

Barberine — Laissez-moi ! Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Il la pousse derrière lui.

Siméon — Que je ne t'aie plus dans ma vue ! Marche derrière moi !

Barberine — Qu'avez-vous contre moi ? Pourquoi vous êtes-vous mis en colère ?

Il ne répond pas, marche à grands pas ; elle a du mal à suivre.

Chanson :

R. Jolie Barberine

A tourment dans le cœur (Ton cœur est en tourment)

C'est de revenir au pays

Au pays de son cœur (En ton pays charmant - Au pays qui t'attend)

I - Arrive enfin à Saint-Maixent la ville

Où ses parents à grand 'peine vivent

Mais de partir ils n'ont guère l'envie

En crainte d'un coup de fusil

L'armée des Bleus se met en branle.

II - Mais quand l'armée des Bleus se mit en route

C'était pour mettre les Blancs en déroute

Nombre de gens suivirent le voyage

Pour y rejoindre leur bocage

III - Vers Parthenay, l'on marcha en cadence

Mais des soldats, l'on dut prendre défiance

Pillant volant, c'était mauvaise engeance

Traitant nos gens comme brigands.

Scène : à l'arrière de la colonne.

Deux hommes dévêtus se plaignent à un officier. D'autres sont avec eux, dont les Paillou.

— Citoyen officier, nous avons à nous plaindre de vos soldats ! Faisant la frime de nous appeler espions, ils nous ont fouillés et dévêtus !

— Et ils ont pris nos vestes et bottes et notre bourse !

Officier — Qui êtes-vous, va-nu-pieds ? Des Vendéens ? C'est une espèce dont il faut purger la terre ! Troussez guenilles, sinon je vous coupe en morceaux !

Timothée — Mais nous ne sommes pas des brigands. Mon fils est au bataillon "Le Vengeur" !

Un autre — Et moi, j'ai eu mon fils tué à Fontenay. Je hais les aristocrates... Nous sommes patriotes.

Un soldat — Ah ! patriotes ! Nous allons vous faire patrioter de belle manière *(et il menace de les embrocher avec sa baïonnette)* !

Officier *(l'arrêtant)* — Attends un peu ! Mais puisque vous êtes de ce pays du diable, vous devez connaître tous les chemins ! Vous allez marcher devant nous et nous mener par le plus court.

Timothée — Mais...

Officier — Un mot de plus, bonhomme, et je te coupe en deux !

Chanson :

R. Hommes en exil
L'on a vendu votre âme
Ces soldats des villes
Vous conduiront au diable

I - Voilà nos gens qui guideront l'armée
À travers leur pays tant aimé
Oh ! c'est bien pour y mener train du diable
Brûler et tuer à coups de sabre

On voit l'armée brûler et massacrer. Embrasements.

R. Armée de carnage
Tu n'es qu'armée du diable
Dessus' ton passage
Tout le pays s'enflamme

II - Mais Barberine restée seule cachée
Reprit sa route dès la nuit tombée
Partout chemine parmi pleurs et ruines
Partout pays à l'agonie.

On voit Barberine sortir de sa cache.

Scène : *On a vu trois soldats tuer une fille à coups de sabre. Sa grand-mère est à genoux à côté d'elle. Elle crie comme une folle.*

Grand-mère — Démon ! démon ! vous l'avez tuée ! Ma pauvre petite ! Ce sont des démons ! Qu'avait-elle fait de mal, la pauvre petite ! Ce sont des démons ! Qu'avait-elle fait de mal, la pauvre petite ! *(elle pleure)*

Des femmes sont accourues et se sont agenouillées pour pleurer.

Barberine — Ah ! j'en ai déjà vu, pourtant, de toutes les façons ! Mais, devant cela, j'ai le cœur qui se fend ! *En partant, elle questionne une des femmes.* Par où va-t-on à Chanteloup ?

Une — C'est par ici : il y a bien trois lieues.

Une autre — Il y en a bien quatre.

Barberine — Cela ne fait rien. Il faut que j'y aille.

Elle est suivie par le regard interrogateur des femmes.

R. Armée de carnages
Tu n'es qu'armée du diable
Dessus' ton passage
Tout le pays s'enflamme.

III - La Barberine marcha une journée
Cherchant refuge au milieu des genêts
Y fut bientôt au doux pays d'enfance
Oubliant chagrins et violences

On la voit éviter une bande de gars armés de fusils et de faux.

Scène : *Elle arrive au ruisseau. On la voit heureuse. Gilles, qui, du haut de son arbre l'a aperçue, pousse un cri : "Houa-houp !" Elle le cherche des yeux. Il descend et court vers elle.*

Barberine — Ah ! te voilà donc, Gilles !

Gilles — Ah ! te voilà donc, Barberine !

Ils s'embrassent.

On entend une ouaille bêler. La sorcière de Tout-y-faut les regarde : ils se séparent vivement.

Ils se sauvent derrière un buisson.

Retrouvailles un peu folles : ils se caressent le visage et rient. L'ouaille fait des tours de garou.

Choeur :

— Riez, si c'est le temps de rire ! Chantez, si vous vous sentez à belle aise ! Aimez, si votre cœur est aimant ; jamais ne ferez l'amour plus jeunes, belles et galants ! Vous qui menez la ronde, menez-la rondement ! Ah riez ! riez, pendant qu'il est encore temps de rire. Demain, peut-être pleurerez-vous misère.

J'ai vu des ouailles sur un routin. J'en ai vu trois et même quatre, quatre qui ne se ressemblaient guère.

La dernière bêlait, comme une bête au Malin.

Les contes que l'on sait sont comme ces ouailles qui se suivaient et ne se ressemblaient guère.

Et notre conte est corne l'ouaille de la sorcière, à faire dresser le poil d'un chrétien ; un conte de porte-fourgon d'enfer.

Rieurs, hâtez-vous de rire, pendant qu'il en est encore temps ! Voici un conte noir et rouge.

Scène :

Gilles — C'est donc toi, Barberine !

Barberine — C'est donc toi, Gilles ! (*voyant la cicatrice à la joue*) Comme tu as eu mal ! Qu'est-ce que c'est ?

G — C'est un coup de sabre que m'a porté un cuirassier, à la bataille de Saumur.

B — Le Bon Dieu t'a puni ! Pourquoi étais-tu à la bataille de Saumur ? Je me disais bien : "Il ne restera pas tranquille !" Tu étais aussi à la bataille de Fontenay ?

G — Oui !... à celle de Fontenay, à celle de Saumur et à bien d'autres !...

B — Le traître t'a fait bien mal !

G — Tu ne vois pas tout. Regarde mon épaule : j'ai là une blessure longue d'un empan. Il voulait bien me tuer, ce cuirassier !

B — La grande bête damnée !

G — Quand j'ai vu tomber le coup, j'ai cru mon heure venue. Sûr qu'il devait me tuer. Il a fallu un charme pour arrêter le coupant du fer... C'est une idée que j'ai !

Il montre la pochette qu'il a autour du cou.

B — Je le savais bien que les pierres d'écrevisse ont un vrai pouvoir. Et les graines de lune d'eau aussi, mais il en faut trois... Ce n'est pas pour rire.

Elle s'appuie à l'épaule de Gilles.

B — N'empêche que te voilà marqué pour la vie. Ah ! pauvre Gilles, tu n'es pas bien beau !

Elle met ses lèvres doucement sur la cicatrice, l'embrasse.

G — Comment es-tu donc revenue ici ?

B — Nous avons suivi l'armée de Saint-Maixent puis après, j'ai suivi mon chemin !

G — Tu es folle ! Et ton père n'est pas plus fin ! C'est votre mort que vous êtes venus chercher ! *Il se lève, regarde comme un qui guette.* As-tu rencontré des gens ?

B — Depuis Chanteloup, je suis venue par les petits chemins. J'ai rencontré des gens, mais ils ne me connaissaient pas. S'il venait un mauvais gars, tu me défendrais bien, toi, Gilles !

G — Oui, mais crois-moi : le pays n'est pas bon pour ceux de ton bord. Il faut que tu te caches, Barberine.

B — Je comptais aller chez nous ; les gens du village ne me feraient pas de mal, quand même !

G — Au village ? Il vaut mieux qu'ils ne t'y voient point. Il faut que tu te caches aux Grands-Genêts...

B — J'irai où tu voudras, Gilles !

G — Et après, au plus vite, tu t'en retourneras. (*Elle baisse la tête*). Viens !

Chanson :

R. Barberine-rine
Prend chemin de malheur
C'est pas maléfice
Qu'on a lié ton cœur

I - Les deux amants, le cœur plein d'insouciance
Au fond des land's, se firent nid charmant
Mais Barberine peut-elle avoir confiance
En ce pays, ce pays de brigands

R. Barberine-rine
Doit quitter son pays
Car pour Barberine
C'est pays ennemi

II - Auparavant que de quitter doux Gilles
Tout son argent, la belle veut quérir
C'est au jardin du logis de Prépie
C'est au jardin qu'ell' va pour le quérir

R. Barberine-rine
Prend chemin de malheur
C'est grand maléfice
Qui règne sur son cœur

III - Mais en chemin, la belle eut crainte et doute
Mais en chemin, perdirent bien leur route
Oh ! c'est bien là qu'ils prir 'nt chemin du diable
Oh ! c'est bien là qu'ils perdirent leurs âmes.

La musique continue. On découvre Gilles et Barberine perdus, croisant la sorcière, et suivis ou guidés par une bête miaulante.

Ils arrivent à Prépie.

Scène : *Une forme très basse coupe le chemin devant eux. Peur de Barberine.*

G — Ce n'est qu'un chat-fouin.

La lune se lève sur Prépie.

B — Ah ! j'ai le cœur qui tremble.

G — Dépêchons-nous ! Montre-moi vite la cache au pot-charnier.

B — C'est par ici ; entre deux pommiers...

Elle avance et pousse un grand cri.

*Ils découvrent Siméon, membres liés, tête tombante, embroché sur un pieu, baillonné.
Barberine s'accroche aux épaules de Gilles.*

G — Laisse-moi ! Il me faut mon courage. (*Il ôte le baillon et coupe les liens*). Ah ! qui a fait cela ? Des rebuts d'armée, des renie-Dieu ! (*Il le soulève et l'étend à terre*).

G — Il n'est pas mort ! (*Il s'agenouille*) Siméon ! Siméon ! M'entendez-vous ?

Siméon revient à lui.

S — Anathème sur vous, chiens de Judas !

Barberine recule, saisie. La tête se soulève, le corps se tord.

S — Anathème sur toi, créature de perdition ! Que le sang des martyrs marque à jamais ton front !

Levant un bras, il lance de la terre sur Barberine.

Siméon — Anathème ! Anathème sur toi, Dalila ! Le bras retombe, la tête retombe.

Barberine se sauve. Gilles court derrière elle.

B — La malédiction du Bon Dieu est sur nous, Gilles !

Ils se blottissent l'un contre l'autre.

B — Le malheur court après moi ! Abandonne-moi, Gilles ! Abandonne-moi !

Dans un arbre, un bruit : la bête miaulante.

Musique : scène folle, dansée

Ils sont poursuivis par des formes.

Un diable les entraîne. Tout d'un coup, le calme, ils se retrouvent dans un lieu magnifique.

Ils s'embrassent, s'allongent.

CHANSON (*accompagnement étrange*)

R. Est-il heureux le jour
Qui vous a vus naître
Sortilège d'amour
Liera vos deux êtres

I - Au bord du monde il y a t'une fontaine
Où les amants oublient toutes leurs peines
Au bord du mond' l'amour se fait caresse
Et douce ivresse qui n'est que sortilège

R. Amant sans méfiance
Prenez bien garde au sort
Pendant l'innocence
Vous lierez vos deux corps

II - Mais douce ivresse est moment de folie
Mais les caresses bien trop vite s'oublient.
Car Gilles un soir doit repartir en guerre
En guerre à la recherche de son frère.

On voit Gilles partir. Barberine reste allongée.

R. Gilles si doux Gilles.
En guerr' doit repartir
Pauvre Barberine
De lui va se languir

III - Mais à la guerr', de sa mie fut en peine
Mais au retour, sa douce amie appelle,
Sa douce amie, Barberine où est-elle
Sa Barberine, sa toute bell' sa Reine

R. Barberine-rine
Appelle Gilles doux
Barberine-rine
Répond le vent jaloux.

On voit Gilles revenir, questionner des gens apparus dans l'éclairage ; les groupes de gens se détournent ou baissent la tête.

L'appel continue en écho chanté.

Gilles appelle :

— Barberine ! Barberine !

Son père et sa mère accourent.

— Elle est morte, elle est ici, mon pauvre Gilles !

*Son fusil lui échappe ; son corps a une violente secousse. Il tremble, s'appuie à un arbre.
Les autres se mettent à prier. Gilles pousse un cri, pleure.*

CHANSON :

IV - Affreux tourment dans le cœur du doux Gilles
Par maudit sort est mort' sa Barberine
Si elle est mort', c'est de la main du Diable
C'est maléfice qui emporta son âme

R. Barberine-rine
Tu as perdu ton âme
C'est par maléfice
D' la sorcière du Diable

ou Barberine
Ne verra plus le jour
Est-ce si grand crime
D'avoir connu l'amour.

Gilles — Comment est-elle morte ?

Ses parents se regardent.

Mère — Elle est morte de la main des cavaliers.

Gilles saute sur son fusil.

Gilles — Ah ! j'aurai ma vengeance !

Des gars en armes passent, qui poussent le bouhouhou.

Gilles (*levant son fusil*) — Houa ! houp ! Attendez-moi !

Chat-Putois aiguise son couteau sur une pierre.

Gilles — Je veux tuer des Bleus !... Je veux en tuer ! Je veux en tuer !

Chat-Putois — Ce n'est rien, gars ! Les tuer n'est rien !... Faut les faire pâtir !

Rires de tous, puis cris violents. — Mort aux patauds !

Tous les participants répondent, arrivant de partout.

— Mort aux patauds ! Les Bleus au Diable ! Mort aux patauds ! Les Bleus au Diable !

Musique très forte et violente sur ces cris jusqu'à un paroxysme où les gens se figent.

CHANSON FINALE : mélodie

Morte Barberine d'un amour impossible
Du Diable victime d'un Diable fanatique
Est-ce donc un crime d'aimer un étranger (bis)

I - Oh ! c'est pour vous, grands prêcheurs fanatiques
Qui séparez les amants étrangers
Combien de guerres pour vos grands principes
Combien de morts pour de simples idées
Pour de simples idées
À vous, victimes des prêches fanatiques
Dédions l'histoire d'un amour impossible
D'un amour impossible

II - Oh ! c'est pour toi, enfant de noire Irlande
Qui n'a connu que ferveur protestante
Tu ne vis que pour tuer du Catholique
Voilà sans doute belle mission biblique
Belle mission biblique
À noire Irlande, proie des fanatiques
Dédions l'histoire d'un amour impossible
D'un amour impossible

III - Oh ! c'est pour toi, enfant de verte Irlande
Qui n'a connu qu'orages sur la lande
Penses-tu donc que la foi protestante
Partout se change en tyrannie sanglante
En tyrannie sanglante
À verte Irlande, proie des fanatiques
Dédions l'histoire d'un amour impossible
D'un amour impossible

IV - Oh ! c'est pour toi, Juif des grandes errances
Qui crut trouver havre de tolérance
En Israël, la terre de tes pères
Mais tu n'en fis qu'une patrie guerrière
Qu'une patrie guerrière
À tous les Juifs, victimes en partance
Dédions l'histoire d'un amour impossible
D'un amour impossible

V - Oh ! c'est pour toi, révolté de la Perse
Qui te délivra d'un joug tyrannique
Ne vois-tu pas ces frèr's qui se transpercent
Pour un tyran tout aussi diabolique
Tout aussi diabolique
À toi victime de luttes fratricides
Dédions l'histoire d'un amour impossible
D'un amour impossible

VI - Oh ! c'est pour toi, bien douce Barberine
Qui n'a connu que tourments et dangers
Se peut-il qu'au fond de nos grandes villes
L'on meurt encore d'aimer un étranger
À l'étranger, tendons main bien paisible
Donnons l'amour, un amour bien possible
Un amour bien possible (bis)

FIN